



ELSEVIER

Disponible en ligne sur www.sciencedirect.com

ScienceDirect

et également disponible sur www.em-consulte.com

Article original

Le « Soi territorial » et le suicide des agriculteurs : la solitude en un lieu inhabitable

The “Territorial Self” and Farmers’ Suicide: Loneliness in an Uninhabitable Place

Philippe Spoljar (Maître de conférences HDR, Chercheur au Centre d’Histoire des Sociétés, des Sciences et des Conflits)*

Département de psychologie, université de Picardie Jules-Verne, Amiens, France

ARTICLE INFO

Article history:

Received 3 December 2023

Accepted 27 April 2024

Mots clés:

Travail

Agriculteur

Territoire

Soi

Suicide

Phénoménologie

Keywords:

Farmer

Work

Territory

Self

Suicide

Phenomenology

R É S U M É

Objectif. – Cette étude présente une réflexion sur l’habitation d’un lieu et la constitution d’un « Soi territorial », dans le contexte de la vie et du travail « paysan ». L’hypothèse est alors posée d’une possible « psychopathologie de la (dé-) territorialisation », selon laquelle un « non-lieu », générateur de non-sens, peut se trouver impliqué dans une dynamique suicidaire en lien spécifique avec la dimension territoriale du Soi et l’habitation impossible d’un lieu.

Méthode. – Les aspects cliniques et psychopathologiques sont appréhendés dans la perspective du lien entre certains « paysans de tradition » et leur lieu de vie, au regard de l’empreinte réciproque entre psychisme et territoire.

Résultats. – Cette réflexion exploratoire permet d’orienter des recherches cliniques auprès d’agriculteurs en souffrance en marge des « troubles psycho-sociaux » habituellement recensés.

Discussion. – Les limitations et impasses induites par des processus dissociatifs, ou mélancoliques sont rapportés soit à une défaillance de la Présence, compromettant la construction d’un monde habitable, c’est-à-dire territorialisable, soit à l’hostilité d’un monde réfractaire à la dynamique d’un processus de territorialisation, et donc inapte à permettre d’y séjourner.

* Auteur correspondant.

E-mail address: philippe.spoljar@u-picardie.fr

Conclusion. – Ces considérations ouvrent une perspective originale de recherches qualitatives visant à appréhender les rapports entre altération des assises territoriales du Soi et intentionnalité suicidaire.

© 2024 The Author(s). Published by Elsevier Masson SAS. This is an open access article under the CC BY license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>).

A B S T R A C T

Objective. – This study presents a reflection on the inhabitation of a place and the constitution of a territorial Self, in the context of 'country' life and work. The hypothesis is then put forward of a possible 'psychopathology of (de-)territorialization,' according to which a 'non-place,' generator of meaninglessness, may be involved in a suicidal dynamics specifically linked to the territorial dimension of the Self and the impossible inhabitation of a place.

Method. – The clinical and psychopathological aspects are examined from the perspective of the link between certain 'traditional farmers' and the place where they live, with regard to the reciprocal imprint between psyche and territory.

Results. – This exploratory study will provide guidance for clinical research into the suffering of farmers who fall outside the scope of commonly identified 'psycho-social disorders.'

Discussion. – The limitations and impasses induced by dissociative or melancholic processes are related either to a failure of Presence, compromising the construction of a habitable world, i.e. one that can be territorialized, or to the hostility of a world that is resistant to the dynamics of a territorialization process, and therefore unfit to allow us to dwell in it.

Conclusion. – These considerations open up an original perspective for qualitative research aimed at understanding the relationships between alteration of the territorial foundations of the Self and suicidal intentionality.

© 2024 The Author(s). Published by Elsevier Masson SAS. This is an open access article under the CC BY license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>).

1. Introduction

Il est aujourd'hui banal d'affirmer que le suicide est un phénomène complexe et surdéterminé. Depuis le début du XIX^e siècle, la littérature spécialisée a tenté de répertorier et de hiérarchiser la multiplicité des causes et motifs susceptibles de contribuer à un passage à l'acte suicidaire. Dans le domaine agricole, auquel se consacre essentiellement cet article, les « facteurs de risque » généralement recensés par l'épidémiologie, la sociologie et la psychologie du travail se restreignent à des « causalités » économiques [1] ou socio-professionnelles [2,3], en excluant généralement toute considération sur le psychisme humain.

La question d'une relation spécifique à un territoire, dont la rupture pourrait nourrir l'intention d'un renoncement à la vie, n'a jamais été explorée dans cette perspective. L'une de particularités de l'existence de nombreux agriculteurs et éleveurs est pourtant la force de ce lien à un lieu de travail, qui est tout autant un lieu de vie, et qui exerce une contrainte telle qu'elle semble parfois entraver toute possibilité de s'en détacher.

À partir d'une recherche initiale menée auprès d'agriculteurs et éleveurs en difficulté [4], et en appui sur la littérature scientifique portant sur les rapports de co-constitutionnalité entre psyché et territoire, cette étude propose une réflexion sur « l'habitation d'un lieu » et le « Soi territorial » considéré

initialement dans un contexte « paysan ». L'hypothèse est ensuite posée qu'un « non-lieu », générateur de non-sens, qui s'exprime sous la forme d'une solitude existentielle, peut se trouver impliqué dans une dynamique suicidaire en lien privilégié avec la dimension territoriale du Soi. Une mise en perspective avec d'autres modalités de souffrance mentale, étayée sur une étude de cas de schizophrénie en lien avec les contingences de l'habiter, est proposée en conclusion.

2. L'habitation d'un lieu

Le travail paysan a donné ses formes à nos campagnes. Des siècles de labeur les ont humanisées et domestiquées. Ainsi G. Duby décrit-il l'empreinte millénaire qui a modelé les paysages ruraux, sur lequel : « la vie des paysans du très haut Moyen Âge a imprimé des traces profondes qui se marquent aujourd'hui encore dans la toponymie et les formations végétales, le dessin des champs et des chemins, dans l'allure des villages, et même de leurs maisons » [5]. Le lieu « métaphorise une dynamique interne » [6], et ces formes prises par les lieux de vie et d'activité ont en retour nourri et façonné la psyché de ceux qui les ont habités et cultivés. La connaissance profonde du terroir en est l'expression la plus immédiate :

« Le paysan de tradition cultivait le champ qu'il avait hérité et appris à cultiver de son père. De ce champ il connaissait tous les plus infimes détails : contexture et profondeur de la couche arable, qui souvent variait d'un endroit à l'autre, rochers, humidité, exposition, relief, etc. Résultat de longues années d'apprentissage, de travail et d'observation, cette connaissance, qu'il était seul à avoir était pour lui le fondement de sa compétence d'agriculteur. » [7]

Il ne s'agit pas seulement d'une connaissance, fût-elle intime, du milieu naturel utilisé comme ressource professionnelle, mais d'un mode d'être qui révèle autant une intériorité qu'il ne dessine une extériorité, en ceci qu'« il existe effectivement différentes manières d'habiter un espace en fonction de la manière d'habiter son monde interne » [8].

2.1. Exister, habiter, cultiver : l'« être-au-champ »

« La terre est toujours condition du penser. » [9]

M. Heidegger a mis en lumière la proximité lexicale et sémantique des verbes « être » et « habiter ». Il souligne qu'en vieux-haut-allemand, le verbe *buan* signifiait à la fois *bâtir*, *habiter*, qui désigne « [...] la manière dont nous les mortels sommes sur terre¹ » [11]. La racine commune des verbes allemands *buan* (habiter) et *bin* (je suis) est à l'origine de cette proximité par laquelle « j'habite » en est venu à signifier « je suis » ou « la façon dont je suis », et vice-versa. « La manière dont tu es et je suis, la manière selon laquelle nous, les hommes, sommes sur la terre, c'est le *buan*, l'habitation. Être homme signifie : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter² » [11]. La langue allemande dévoile plus précisément encore : *bauen* signifie à la fois bâtir et cultiver. Le vigneron (*der Weinbauer*) est un bâtisseur de vigne et le paysan (*der Bauer*) bâtit et soigne, dès lors qu'il cultive³.

Ainsi « “Habiter” (*wohnen*) signifie “être-présent-au-monde-et-à-autrui”. [...] “Habiter” c'est [...] construire votre personnalité, déployer votre être dans le monde qui vous environne et auquel vous apportez votre marque et qui devient vôtre » [12]. La modalité existentielle de l'« être-là paysan » correspond à ce que l'on pourra dénommer « l'être-au-champ », relevant d'une essentielle proximité avec ce « monde-là » : minéral, végétal et animal.

¹ « Das Wohnen ist die Weise, wie die Sterblichen auf der Erde sind. » [10].

² « Die Art, wie du bist und ich bin, die Weise, nach der wir Menschen auf der Erde sind, ist das *Buan*, das Wohnen. Mensch sein heißt : als Sterblicher auf der Erde sein, heißt : wohnen. » [10].

³ « Das alte Wort bauen, das sagt, der Mensch sei, insofern er wohne, dieses Wort bauen bedeutet nun aber zugleich : hegen und pflegen, nämlich den Acker bauen, Reben bauen. » [10].

2.2. Habitualités et vécus non égoïques

Habiter le monde, dans cette perspective existentielle, c'est donc investir le monde-de-la-vie, la *Lebenswelt* [13] au travers de ses habitudes, de la structure du quotidien, des routines, des pratiques, et plus généralement de ce que Husserl appelle les « *habitudinalités* ». Elles résultent de synthèses passives, que visent également les notions d'*habitus* en sciences sociales [14], et d'introjection en psychanalyse [15]. Là plus qu'ailleurs, « dans son projet, l'être-au-monde se rend alors présents êtres et choses par son regard, sa préoccupation, sa pensée. Le lieu devient lien permanent, appréhension du monde dans sa quotidienne apparition, dans sa quotidienne rencontre » [16]. Cette rencontre est médiatisée par le travail agricole qui se déploie dans l'espace transitionnel de la rencontre avec l'espace rural. Le travail paysan transforme le milieu de vie de celui qui s'en trouve à son tour transformé : « le territoire révèle ainsi le sujet, qui à la fois s'y trouve et le crée » [17].

E. Husserl a constaté qu'il existe des vécus où le Je n'est pas présent, ce qu'il appelle des vécus « non égoïques » [18], c'est-à-dire sans un Soi qui porterait une conscience explicitement constituante. Les éprouvés apparaissent dans le plan d'une conscience primaire et immédiate, non réflexive, au plus près sans doute de celle d'un jeune enfant ou d'un somnambule et, originellement, celle d'un organisme vivant. Dans ces vécus où le Je n'est pas présent à lui-même, la synthèse mentale est donc essentiellement passive : elle se manifeste dans le temps originaire du mouvement perceptif, parce qu'avant de saisir l'objet, nous sommes saisis par lui, affectés primordialement par la présence des objets du monde.

Initialement proche des notions développementale d'attachement et éthologique d'empreinte, ces vécus non égoïques représentent en fait, à toutes les époques de la vie, la majorité des vécus, et conséquemment la totalité des vécus avant la constitution de l'« ego » (que Husserl situe vers deux ou trois ans). C'est ainsi que « le Je apparaît sur le "fond obscur" d'une vie dominée par les synthèses passives, vie d'une subjectivité anonyme, non égoïque, sans Je » [19]. Aussi, à l'occasion de toute expérience vécue, le sujet dispose d'un savoir qui reste à la limite de la conscience, nourri des sédimentations de toutes ses expériences précédentes, une mémoire pratique qui est largement une « mémoire corporelle ».

Dans la ruralité, le monde qui s'offre à la Présence est celui des fermes et des champs, des animaux et des végétaux, dont la proximité avec le monde humain et ses relations intersubjectives ne connaissent, ou du moins ne connaissaient nulle part ailleurs cette qualité et cette densité. « Hier, l'individu fusionnait avec un lieu par le travail de son corps, le corps à corps avec la terre » [20]. La terre est ce qui à la fois réalise et symbolise ce lien : pour le paysan, « ce mot évoque à la fois le sol qu'il travaille, l'exploitation qui fait vivre sa famille depuis des générations, le métier qu'il exerce, tout autant que la condition paysanne et l'ensemble des agriculteurs dans la nation » [7].

3. La territorialisation du « Soi paysan »

Celui que l'on appelle le « paysan de tradition » trouve dans les savoirs partagés et leur transmission « un espace intériorisable et reconnaissable susceptible de produire des liens d'appartenance et d'affiliations pouvant étayer un processus de subjectivation » [21]. Chez les héritiers d'une ou plusieurs générations se superposent les transmissions (culturelles, patrimoniales, professionnelles), constituant ainsi les personnalités. Autrefois, et parfois encore aujourd'hui, « la nature du travail, tout autant que les attributs de l'identité personnelle et la perception du monde étaient « territorialisées » dans cette mesure où l'identité traditionnelle de la paysannerie républicaine se fondait largement sur l'appartenance à un territoire » [20]. Ainsi J. Bedel parle-t-il de son oncle : « Il m'a transmis son territoire » [22]. Quant à sa tante et sa grand-mère, « elles ont transmis leur territoire aux sœurs » [22].

Le territoire, « l'ensemble des choses natales qui peuvent porter le chiffre de l'être et permettre de le déchiffrer » [23] est construit par le langage et les pratiques, dans les liens sociaux et psychiques, produisant des « lieux » dans l'espace géométrique. Le lieu d'habitation, souvent identique au lieu de travail, est le « lieu où se déploie la présence, lieu où la langue enveloppe les relations entre les individus » [24]. Bâtir/construire/cultiver (*bauen*), c'est territorialiser l'espace pour façonner un lieu afin d'y demeurer, et se produire soi-même. Le paysan habite le monde en le bâtissant, en le transformant, à l'origine des expériences constituantes du Soi.

Un lieu « territorialisé » est subjectivé et subjectivant. La projection du Soi dans la construction territorialisante du monde ne se réduit pas à une série d'actes sensori-moteurs (perceptifs, kinesthésiques, cinesthésiques), mais porte une prise intentionnelle qui mobilise la mémoire et l'imagination pour faire apparaître ce qui est là, à l'image du « trouvé-crée » winnicottien. Par la médiation du travail, « ce rapport au lieu se fonde sur la signification des lieux en fonction de l'intentionnalité qui anime les pratiques effectuées » [25]. Cette reconfiguration territorialisante de l'espace en un ou plusieurs lieux pour habiter et travailler correspond à une phénoménologisation continue du monde par le Dasein qui « transforme peu ou prou ses territorialités, c'est-à-dire ses manières d'être, de faire, de penser, d'interpréter ce monde » [26]. Ce Dasein est le « là » de l'être, « le lieu dimensionnel, l'espace de déploiement propre, le champ de manifestation et de dispensation de la présence de l'Être » [26].

Par cette territorialisation, le commencement devient une origine, ce que Rilke exprime ainsi : « Nous naissons, pour ainsi dire, provisoirement, quelque part ; c'est peu à peu que nous composons, en nous, le lieu de notre origine, pour y naître après coup et chaque jour plus définitivement. » [27]. La nécessité de la rencontre avec le monde se superpose aux contingences de la naissance pour se rencontrer soi-même, puisque « le soi est plutôt le lieu d'un retour, le lieu où le monde fait retour. Exister, c'est voir le monde revenir vers nous » [23].

3.1. Territoire et espace

Dans sa continuité métaphorique le terme *territoire* relie plusieurs strates de réalité : physique, sociale, et mentale. Différentes typologies sociologiques ont été proposées pour désigner les modalités et degrés d'attachement au territoire [28]. Y. Sencébé par exemple a étudié une petite région agricole rassemblée autour d'un ancien évêché, le Diois, afin de « saisir la relation entre l'espace géographique, où s'inscrivent les lieux, et l'espace social, où se tissent les liens » [29]. Ne sont cependant jamais considérées dans ces sociographies les dynamiques mentales profondes qui portent et ordonnent ces différentes formes de lien et leur inscription psychique. La personne y est simplement envisagée comme « acteur social » et non comme « être-au-monde ».

Le lien à son environnement social et physique n'est pas à concevoir comme un rapport, même étroit, entre deux entités essentiellement extérieures l'une de l'autre. Cette figure spontanément perçue, au fondement de toutes les théories contractualistes du lien social et supposant une mise en relation plus ou moins « librement consentie » d'une personne et du monde extérieur, doit être inversée : le lien précède et détermine simultanément le territoire intérieur et extérieur, le Soi et le lieu, tout comme un tissu conjonctif tel que la peau constitue d'un même mouvement un intérieur et un extérieur, en traçant les contours d'une subjectivité. Ainsi, « le sujet [est le] point de contact de l'organisme et du milieu sans cesse rencontré [...] L'organisme ne rencontre pas le milieu tel un objet car, en cette rencontre même, il s'y constitue comme sujet » [30]. Dans l'ordre des relations du Dasein avec le lieu, proche ou lointain, les distances objectives ne sont pas significatives. Il est là moins question d'une distance métrique que d'une « distance phénoménologique ou corporéique de l'espace » [16]. Il faut en effet bien plutôt concevoir que « ce sont les mises en relation spatiale et sociale de l'être-au-monde qui déterminent son champ territorial (celui de ses appropriations spatiales et de ses sentiments d'appartenance aux différents collectifs) et les divers éléments ou être-au-monde des entours ou des contrées qui sont ainsi mis à sa proximité » [16]. C'est un acte de territorialisation qui rend habitable et habité un espace géographique en le constituant ainsi en territoire, dans le temps même où le Soi se territorialise : « on territorialise comme on est, mais aussi c'est en territorialisant que l'on est » [31]. Il s'agit ainsi d'un processus de régulation des distances critiques et de définition des seuils, frontières et autres enveloppes, assurant la possibilité d'être soi avec les autres.

3.2. Le Soi territorial

J. Englebert [31], se référant à H. Wykretowicz [32,33], distingue trois aspects du Soi : tout d'abord les deux formes pré-réflexives que sont le « Soi minimal » (dimension minimale de l'expérience consciente) et le « Soi territorial », auxquelles s'ajoutent le « Soi réflexif » (qui permet le commentaire des expériences vécues grâce aux capacités langagières du sujet). Les multiples possibilités d'interaction avec autrui et avec le monde sont irréductibles aux dimensions minimales du Soi mais n'accèdent pas

nécessairement aux possibilités narratives de sa forme la plus évoluée. Cette instance intermédiaire du Soi territorial se nourrit ainsi de vécus non égoïques cristallisés en habitudes. Le Soi territorial informe ses manières d'être : sentir et ressentir, se tenir et se maintenir, agir et réagir. ... avant même l'exercice d'une conscience réflexive qui offre la possibilité d'en faire un récit. Cette polarité territoriale du Soi se façonne dans l'intercorporéité et l'intersubjectivité, prénarrative donc, qui inscrit cependant essentiellement le sujet dans un lieu, et ultérieurement dans l'histoire mondaine. Aussi faut-il interroger les conséquences d'une éventuelle dissension entre le Soi et ses territoires. Deux situations sont ici envisagées, l'intentionnalité suicidaire et la dissociation schizophrénique.

4. Le suicide, quand il n'y a plus lieu pour être

Multiples sont assurément les motifs de la perte de sens professionnel, puis personnel qui peuvent augurer une déroute existentielle, dans le monde paysan comme ailleurs. Mais c'est également, sans doute plus intimement, par le désaccord profond avec son lieu, c'est-à-dire par une défaillance de la territorialisation du Soi qu'un trouble ipséique peut apparaître, lorsque « le non-lieu génère du non-sens » [20]. Et l'existence ne saurait se préserver dans le non-sens. Lorsqu'il n'y a plus de lieu pour être, il n'y a donc plus lieu d'être.

4.1. Un « non-lieu » de l'existence

L'image du « non-lieu » permet de désigner ce qui résulte d'un espace qui se déterritorialise, en et par lequel la coalescence du Soi et du territoire se décompose. C'est parce qu'habiter est le propre des humains « qu'inhabiter ressemble à un manque, une absence, une contrainte, une souffrance, une impossibilité à être pleinement soi, dans la disponibilité que requiert l'ouverture » [12]. « Déshabiter » répond au sens fort de cette « désolation » décrite par Hanna Arendt [34], le dérobement du sol sur lequel on ne peut plus se tenir.

La phénoménologie s'est peu exprimée sur l'énigme du suicide, comme le constate E. Housset [35] mais certaines contributions des fondateurs permettent d'y saisir l'épreuve d'une confrontation au non-sens qui n'a pas trouvé d'issue permettant la préservation de soi. Le suicide coïncide, *de facto*, avec une impasse existentielle, et sans doute une tentative visant à quitter un lieu inhabitable, mais dont le *Dasein* désœuvré ne peut se séparer autrement que par un arrachement brutal.

4.2. Solitude, désolation, déliaison

La dislocation de ces feuillets de territorialisations qui constituent la personne en organisant les multiples frontières régulatrices de ses relations à l'espace (liens internes/externes), au temps (liens présents/passés/futurs) et à autrui (liens intersubjectifs), ne peut être sans conséquences sévères dans cette dynamique de construction de son rapport au monde et à soi. B. Doray a montré qu'à « ne faire qu'un » avec son travail on pouvait être tenté, devant des événements exceptionnels, de « disparaître avec lui » [36]. L'altération des enveloppes protectrices et régulatrices des échanges avec l'extérieur livre le territoire intérieur à un non-lieu et laisse se développer sur un mode catastrophique un exil intime. La détérioration de la vie psychique de certains agriculteurs/éleveurs, considérée sous l'angle d'une déterritorialisation coïncide avec une sorte d'errance sans déplacement dans un espace mental désorganisé, voire déstructuré.

C'est essentiellement par la thématique de la solitude, récurrente dans la description des contextes « suicidogènes », que cette problématique se rend perceptible, assurément à juste titre, mais de façon trop restrictive car essentiellement évaluée en termes d'isolement, qui se quantifie par le nombre de contacts sociaux régulièrement établis. L'isolement n'est cependant pas synonyme de solitude [37], et celle-ci ne s'envisage pas seulement dans les termes des habituelles interactions humaines, *a fortiori* professionnelles. Derrière les multiples témoignages, souvent recensés par la presse locale [38–44], manifestement plus que par la littérature scientifique, apparaît régulièrement la mention de « cette solitude affective ayant aussi miné sa génération, victime de l'exode rural » [44].

5. Le hors lieu psychotique

La problématique de l'habiter a nourri différentes réflexions sur les positions existentielles des schizophrènes, ainsi le cas de Paul, dans une étude présentée par F. Agneray, M. Loget et C. Chaperot [45]. Nous en reprenons ici l'analyse pour souligner les traits les plus spécifiques de la déroute de la territorialisation du Soi confronté à un lieu inhabitable.

5.1. Le cas de Paul : être hors de soi

Paul souffre d'un trouble schizo-affectif. Sa rencontre avec les psychiatres a lieu lors d'une décompensation délirante sur la voie publique, décrite comme un « moment exceptionnel au cours duquel, à demi-nu, emporté par une force instinctive, quasi automatique, il s'élance à corps perdu à travers la nature » [45]. Cet état d'agitation pulsionnelle va nécessiter une prise en charge hospitalière pendant laquelle se laisse deviner « l'éclatement des enveloppes psychiques de Paul, laissant communiquer sans retenue l'effervescence psychique qui l'anime et l'espace qui l'entoure » [45], et le débordement en lui-même et sur les autres rend nécessaire une contention.

Cette pulsionnalité débridée outrepassa ses enveloppes corporelles et psychiques, et Paul ne peut demeurer en un lieu quelconque, en particulier dans son « chez-soi », saisi par un « processus au sein duquel ses pensées ne peuvent plus être circonscrites, ni ses élans pulsionnels contenus, et de fait cela se traduit concrètement par une impossibilité à continuer d'habiter sa maison » [45]. La « clinique de l'habiter » mobilisée par les psychiatres s'avère alors susceptible de rendre pensable une telle perte de contenance et s'oriente ainsi vers une analyse de « sa manière d'habiter les différentes dimensions de son existence, celle de son corps, de sa place familiale, ou encore de sa maison » [45]. La défaillance de la constitution d'un « chez-soi » révèle *a contrario* « un ancrage identitaire à la dimension habitée par le sujet, en tant que lieu à partir duquel il s'inscrit dans le monde avec toute sa singularité » [45]. Le recueil du récit de la vie quotidienne du patient permet de comprendre qu'il passe peu de temps à son domicile, qui est la maison maternelle, et qu'il préfère se tenir dans le jardin ou à l'extérieur.

L'histoire de Paul est sous-tendue par une problématique psychique qui se révèle à l'occasion de la « perte de la figure maternelle, suite à quoi il vivra une première décompensation psychotique, dans un mouvement d'effondrement narcissique » [45]. La maison maternelle est ce lieu où se jouent les tentatives de séparation avec l'objet primaire, générant une tension interne toujours prête à s'exacerber et déborder. Dans le domicile familial de Paul, « tout se passe comme si la rencontre du dedans, à savoir le monde intime de sa psyché ou de sa maison était devenu impossible, au risque d'y trouver un danger pour le maintien de son intégrité propre » [45]. Sa fratrie lui a permis de résider dans la maison familiale, ce qui a eu pour effet de le plonger dans un « habiter incestuel ».

5.2. Un corps inhabitable, un monde incompréhensible

Les limitations et impasses induites par des processus pathologiques (schizophréniques dans le cas de Paul, ou mélancoliques dans celui des suicides [46]) peuvent se rapporter à une défaillance de la Présence, compromettant la construction d'un monde habitable, c'est-à-dire territorialisable, ou bien également à l'hostilité d'un monde réfractaire à la dynamique d'un processus de territorialisation, en d'autres termes trop étranger pour en faire un « chez-soi », inapte à permettre d'y séjourner, impropre à autoriser sa préhension, et donc sa compréhension. Jean Oury rappelle que dans la schizophrénie, il n'y a pas de site où puisse se tracer un chemin, car tracer un chemin nécessite d'être à la fois ici et où on sera. Or le sujet schizophrène a les plus grandes difficultés à « être là » : « il a perdu la dialectique du proche et du lointain, de l'ici et du là, en même temps que celle du même et de l'autre » [47], [48]. Ainsi la maladie vient-elle « entraver le processus d'habiter du sujet » [45], à comprendre non pas comme une défaillance essentiellement cognitive, mais également sensible, corporelle, affectuelle. Ainsi, constate Minkowski, « à la question "Où êtes-vous ?" [...] Le schizophrène, même à un stade avancé, dira qu'il sait bien où il est – en effet il le *sait* – mais qu'il ne se *sent pas* à l'endroit où il se trouve, qu'il ne se sent pas dans son corps, que "j'existe" n'a pas de sens précis pour lui » [49]. L'espace que devrait organiser le corps ne peut se délimiter, se border, et donc se structurer. En effet, « tout se passe comme si le schizophrène était l'homme qu'un vecteur inconnu déplacerait sans cesse vers la

frontière de son territoire [. . .]. Il se comporte comme s'il commençait à ne pas reconnaître les repères de son propre territoire » [50].

L'habiter implique la possibilité d'être soi hors de soi, mais Paul est littéralement hors de lui sans être lui, en quelque sorte dé-contenu de lui-même. La maladie rend son propre corps inhabitable, invalidant les mouvements d'introjections et de projections entre corps et espace, entre soi et autrui, du fait du « chevauchement entre l'identité et l'habiter, dans une sphère inconsciente où l'espace participe au support narcissique pour l'établissement d'un habitat intérieur » [45]. En termes plus phénoménologiques, « la perte des distances intersubjectives détermine [. . .] l'abolition de son quant-à-soi » [51], c'est-à-dire son ipséité. Pour Paul, sa maison est un espace non territorialisé, non circonscrit, non contenu, et donc inhabitable, inapte à constituer une essentielle sécurité ontologique et à fournir les moyens de comprendre son être-là.

Pour une ipséité décontenancée exposée à un monde incompréhensible se trouve compromise la dialectique entre construction territoriale et construction ontologique du *Dasein*, dès lors que la territorialisation fonde et se fonde justement sur cette constitution ontologique. Cette ouverture de l'Être à la compréhension, se conçoit comme l'horizon du dévoilement de la présence de l'existant – les étants –, à un *Dasein* qui lui-même peut se rendre présent au monde, et ainsi à soi-même. La réflexion phénoménologique sur les structures fondamentales de l'existence humaine se pose ici ultimement en référence à la question du sens de l'Être. Elle appartient donc à l'ontologie fondamentale, c'est-à-dire à la « topologie de l'Être » qui met phénoménologiquement en évidence les structures de l'horizon existentiel et temporel dans lequel et à partir duquel seulement l'Être vient à être compris et interprété.

Les territorialités de l'être-au-monde se réfèrent à l'ensemble des significations préétablies transformées ensuite par les attributions singulières qui vont dans le sens de la finalité de l'être-là lui-même. Ces significations que le *Dasein* accorde à son monde participent ainsi de sa constitution ontologique, c'est-à-dire l'ensemble des valeurs qui font sens pour lui et qui oriente le système d'interprétation du monde qu'il a établi. L'analyse ontologique s'appuie en conséquence sur les significations produites par le *Dasein* par ses pensées, ses paroles et ses pratiques. Et elle repose tout particulièrement sur cette territorialisation du lieu et du Soi. C'est dire que « l'analyse ontologique de l'Être-là en tant qu'Être-comprenant-le-monde passe donc immanquablement par une analyse phénoménologique de l'être-là en tant qu'être-territorialisant-son-Monde » [26]. Mais le désordre des significations intentionnelles induites par la « schize », tout comme la dégradation et l'inversion des significations par le processus mélancolique du suicidant, compromettent la possibilité au *Dasein* de s'explicitier le monde à lui-même.

6. Conclusion

Cette analyse de la construction territoriale de l'être-au-monde permet d'entrevoir en compréhension le là de l'Être et l'être-là, mais aussi ses achoppements. Cette compréhension est l'accès à soi, par soi, par la révélation que l'être-là se donne à lui-même, mais sa défaite signe la perte de toute sécurité ontologique, que révèle la dissociation psychique ou le geste suicidaire.

Si la territorialisation conjointe du Soi et du lieu constitue une ipséité territoriale, l'habitation compromise peut être source de déliaisons psychiques éventuellement radicales, orientant vers une forme de « sortie de soi », de son corps ou de son existence. Cette phénoménologie du lien primaire et de la (dé-)territorialisation, de l'ordre d'un « déliement », peut alors mobiliser une conceptualisation psychanalytique des déliaisons psychiques pour rendre compte d'une telle dynamique de décomposition du Soi territorial. Dans ce cas, il apparaît que « le sujet seul est réduit au “trait unique” de son identification à lui-même comme objet perdu – conformément à la dialectique mélancolique » [52]. La psyché dé-solée se trouverait alors livrée à ces mouvements de déliaison pulsionnelle, soumise à un processus mélancolique (non réductible à une pathogénie psychotique) nourrissant l'intention suicidaire [46].

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

References

- [1] Prévitali C. Les conditions du suicide des professionnels agricoles. *Pensee Pluriel* 2015;38(1):105–21.
- [2] Jacques-Jouvenot D. Une hypothèse inattendue à propos du suicide des éleveurs : leur rapport aux savoirs professionnels. *Etud Rural* 2014;193(1):45–60.
- [3] Deffontaines N. La souffrance sociale chez les agriculteurs. Quelques jalons pour une compréhension du suicide. *Etud Rural* 2014;93(1):13–24.
- [4] Spoljar P, Valléry G. Les Mutations du rapport au travail dans le processus de modernisation agricole : Quelles impasses, quelles alternatives? Interventions cliniques sur la santé au travail. Rapport d'étude pour la DARES (ministère du Travail, de l'Emploi et de l'Insertion), la DREES (ministère des Solidarités et de la Santé) et le Service des Affaires financières, sociales et logistiques du ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation 2021 [non publié].
- [5] Duby G. L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'occident médiéval, t. I (France, Angleterre, Empire IX^e–XV^e siècle). Paris: Flammarion; 1977.
- [6] Berry N. La maison passée présente. L'archaïque. Paris: Gallimard; 1982.
- [7] Mendras H. La fin des paysans (1967), suivi d'une réflexion sur la fin des paysans vingt ans après (1984). Arles: Actes Sud; 1992.
- [8] Colin V. Contaminations, dé-contamination psychique, manières d'habiter du sujet SDF. *Rhizome* 2001;7:13.
- [9] Dulau P, Martin Heidegger, la parole et la terre. In: Paquot T, Younès C, editors. *Le territoire des philosophes*. Paris: La Découverte; 2009. p. 177–200.
- [10] Heidegger M. Bauen Wohnen Denken. In: Gesamtausgabe, I. Abteilung: Veröffentlichte Schriften 1910-1976, Band 7 Vorträge und Aufsätze. Frankfurt/Main: Vittorio Klostermann; 2000. p. 145–64.
- [11] Heidegger M. Essais et conférences. Paris: Gallimard; 1980.
- [12] Paquot T. « Habitat », « habitation », « habiter », précisions sur trois termes parents. In: Paquot T, Lussault M, Younès C, editors. *Habiter, le propre de l'humain*. Paris: La Découverte; 2007. p. 7–16.
- [13] Husserl E. *Phänomenologie der Lebenswelt, Ausgewählte Texte II*. Stuttgart: Reclam; 2002.
- [14] Haber S. La sociologie française contemporaine devant le concept bourdieusien d'habitus, *Alter. Rev Phenom* 2004;12:191–216.
- [15] Ferenczi S. Le concept d'introjection. In: *Psychanalyse I, Oeuvres complètes 1908–1912*. Paris: Payot; 2000. p. 196–8.
- [16] Hoyaux AF. Géographie et phénoménologie : perspectives théoriques et méthodologiques autour de la proximité et de l'authenticité. In: Frère B, Laoureux S, editors. *La phénoménologie à l'épreuve des sciences humaines*. Bruxelles: Peter Lang; 2013. p. 73–88.
- [17] Englebert J. Essai de psychopathologie éthologique. In: Demaret A, Englebert J, Folet V, editors. *Éthologie et psychiatrie*. Bruxelles: Mardaga; 2014. p. 165–231.
- [18] Husserl E. *Recherches logiques, I–III*. Paris: PUF; 1959–1963.
- [19] Tatossian A. La subjectivité. In: Widlöcher D, editor. *Traité de psychopathologie clinique*. Paris: PUF; 1994. p. 253–318.
- [20] Hervieu B, Viard J. L'Archipel paysan. La fin de la république agricole. La Tour d'Aigues: Éditions de L'Aube; 2005.
- [21] Lévy G. L'Ivresse du pire. Paris: Campagne Première; 2010.
- [22] Bedel P. Testament d'un paysan en voie de disparition. Paris: Presses de la Renaissance; 2009.
- [23] Ghitti JM, Maurice Merleau-Ponty. Le lieu à l'œuvre dans la pensée. In: Paquot T, editor. *Le territoire des philosophes*. Paris: La Découverte; 2009. p. 289–305.
- [24] Paquot T. Qu'est-ce qu'un « territoire » ? *Vie Soc* 2011;2:23–32.
- [25] Stock M. L'habiter comme pratique des lieux géographiques [En ligne]. *EspacesTemps.net*; 2004. Disponible sur : <https://www.espacestemp.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques/> [consulté le 29/05/2024].
- [26] Hoyaux AF. Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter. *Cybergeog: European Journal of Geography* [En ligne], Epistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique, Document 216, 09 mai 2022. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/cybergeog/1824> [consulté le 29/05/2024].
- [27] Rilke RM. *Lettres milanaises : 1921–1926*. Paris: Plon; 1956.
- [28] Sebastien L. L'attachement au lieu, vecteur de mobilisation collective ? Étude de cinq territoires ruraux. *Environ Amenage Soc* 2016;238–239:23–41.
- [29] Sencébé Y. Être ici, être d'ici. Formes d'appartenance dans le Diois (Drôme). *Ethnol Fr* 2004;34(1):23–9.
- [30] Kimura B. L'Entre. Une approche phénoménologique de la schizophrénie. Grenoble: Million; 2000.
- [31] Englebert J. Le « soi territorial » : propositions théoriques à partir d'une compréhension phénoménologique de la schizophrénie. *Evol Psychiatr* 2021;86(4):693–702, <http://dx.doi.org/10.1016/j.evopsy.2021.03.011>.
- [32] Wykretowicz H. Husserl's unnoticed contribution to selfhood. *Construct Found* 2018;14(1):30–2.
- [33] Wykretowicz H. La sentinelle silencieuse : recherches phénoménologiques sur l'incarnation de l'esprit et perspectives cliniques. Paris: Hermann; 2021.
- [34] Arendt H. *Condition de l'homme moderne*. Paris: Pocket; 2009.
- [35] Housset E. La phénoménologie et l'essence du suicide. In: *Le suicide : regards croisés*. Paris: Cerf; 2019. p. 371–402.
- [36] Doray B. *Psychopathologie du travail*. Toulouse: Érès; 2011.
- [37] Marc J, Ladreyt S. Isolement au travail et solitude professionnelle. In: Valléry G, editor. *Psychologie du travail et des organisations : 110 notions clés*. Paris: Dunod; 2019. p. 269–72.
- [38] Dupont B. Côtes-d'Armor. Face à la crise, ces agricultrices libèrent la parole [en ligne]. Ouest-France, 5 avril 2018. Disponible sur : <https://www.ouest-france.fr/bretagne/saint-brieuc-22000/cotes-d-armor-face-la-crise-ces-agricultrices-liberent-la-parole-5675255#:~:text=Les%20agricultrices%20connect%C3%A9es%20ont%20%C3%A9galement,pour%20gagner%20trois%20fois%20rien.%20%C2%BB> [consulté le 29/05/2024].
- [39] Dupont B. Le suicide dans le monde agricole, fléau silencieux des campagnes [en ligne]. Ouest-France, 19 mars 2019. Disponible sur : <https://www.ouest-france.fr/bretagne/saint-brieuc-22000/cotes-d-armor-le-suicide-dans-le-monde-agricole-fléau-silencieux-des-campagnes-6269936#:~:text=Saint%2DBrieuc,-Le%20suicide%20dans%20le%20monde>

- %20agricole%2C%20fl%C3%A9au%20silencieux%20des%20campagnes,tenter%20d'enrayer%20ce%20fl%C3%A9au [consulté le 29/05/2024].
- [40] Albinet V. Aveyron : Josette, 65 ans, agricultrice morte à la ferme de misère et de solitude [en ligne]. France3, 11 juin 2020. Disponible sur : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/occitanie/aveyron/rodez/aveyron-josette-65-ans-agricultrice-morte-ferme-misere-solitude-1778717.html> [consulté le 29/04/2024].
- [41] Granier F. C'est fini. Vie et mort d'une ferme. Celle de mon voisin [En ligne] Le nouvelObs, 11 août 2014. Disponible sur : <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-rural-rules/20140811.RUE0553/c-est-fini-vie-et-mort-d-une-ferme-celle-de-mon-voisin.html> [consulté le 29/04/2024].
- [42] Cortes A. Josette, une misère ordinaire. *Marianne* 2020;1198:37–9.
- [43] Roustan L. À Rodelle, la mort de Josette symbolise la misère et la solitude de l'Aveyron rural [En ligne]. *LaDepeche.fr*, 23 janvier/2020. Disponible sur : <https://www.ladepeche.fr/2020/01/23/josette-un-drame-de-la-misere-et-de-la-solitude> [consulté le 29/05/2024].
- [44] Challier P. Le jour où je me suis tué... : témoignage d'un agriculteur rescapé. *laDepeche.fr*, 25 septembre 2018. Disponible sur : <https://www.ladepeche.fr/article/2018/09/25/2875569-jour-suis-tue-temoignage-rescape.html> [consulté le 29/05/2024].
- [45] Agneray F, Loget M, Chaperot C. Schizophrénie : quand habiter devient impossible. À propos d'une clinique de proximité. *Evol Psychiatr* 2016;81(3):589–603.
- [46] Spoljar P. Anomie sociale et processus mélancolique : une perspective sociopsychique sur les suicides en lien avec le travail. *In Anal* 2023;7(3):1–7.
- [47] Oury J, Depusse M. À quelle heure passe le train ? Paris: Calmann-Lévy; 2003.
- [48] Bley L. Plis et replis dans l'habiter. *Evol Psychiatr* 2020;85(2):273–80.
- [49] Minkowski E. *Traité de psychopathologie*. Paris: Les empêcheurs de penser en rond; 1966.
- [50] Vieira AB. De l'évolution de la schizophrénie considérée comme conflit territorial. *Acta Psychiatr Belgica* 1974;74:57–79.
- [51] Chabonneau G. Approche phénoménologique de la paranoïa sensitive de E. Krestschmer. *Le cas Edgar Charles*. *Prat Psychol* 2007;13(2):153–67.
- [52] Assoun PL. Métapsychologie de la solitude : clinique de l'être-seul. *Topique* 1998;64:76–85.